

thousiasme, plus puissant encore que les persécuteurs, surmonta tous les obstacles; et cette région du Nouveau-Monde fut bientôt remplie de presbytériens. La satisfaction dont ils jouissaient dans leur retraite attira successivement tous ceux de leur faction qui n'avaient pas une âme assez atroce pour se plaire aux effroyables catastrophes qui bientôt après firent de l'Angleterre un théâtre d'horreur et de sang. Des vues de fortune multiplièrent leurs compagnons dans des temps plus calmes. Enfin l'Europe entière ajouta beaucoup à leur population. Des milliers de malheureux, opprimés par la tyrannie ou par l'intolérance de leurs souverains, allèrent à travers les périls de l'Océan chercher la vie et le salut dans cet autre hémisphère. Ne le quittons pas, n'achevons pas de le parcourir sans tâcher de le connaître.

III.
Parallèle de
l'Ancien et
du Nouveau-
Monde.

Combien de temps le Nouveau-Monde resta-t-il, pour ainsi dire, ignoré, même après avoir été découvert? Ce n'était pas à de barbares soldats, à des marchands avides qu'il convenait de donner des idées justes et approfondies de cette moitié de l'univers. La philosophie seule devait profiter des lumières semées dans les récits des voyageurs et des missionnaires, pour voir l'Amérique telle que la nature l'a faite, et pour saisir ses rapports avec le reste du globe.

On croit être sûr aujourd'hui que le nouveau continent n'a pas la moitié de la surface du nôtre.

Leur figure d'ailleurs offre des ressemblances singulières qui pourraient conduire à des inductions séduisantes, s'il ne fallait pas se défier de l'esprit de système, qui vient nous arrêter souvent à la moitié du chemin de la vérité pour nous empêcher d'arriver au terme.

Les deux continens paraissent former comme deux bandes de terre qui partent du pôle arctique et vont se terminer au tropique du capricorne, séparées à l'est et à l'ouest par l'Océan, qui les environne. Quels que soient et la structure de ces deux bandes, et le balancement ou la symétrie qui règne dans leur figure, on voit bien que leur équilibre ne dépend pas de leur position. C'est l'inconstance de la mer qui fait la solidité de la terre. Pour fixer le globe sur sa base, il fallait, ce semble, un élément qui, flottant sans cesse autour de notre planète, pût contre-balancer par sa pesanteur toutes les autres substances, et par sa fluidité ramener cet équilibre que le combat et le choc des autres élémens auraient pu renverser. L'eau, par la mobilité de sa nature, et par sa gravité tout ensemble, est infiniment plus propre à entretenir cette harmonie et ce balancement des parties du globe autour de son centre. Que notre hémisphère ait au nord une masse de terre extrêmement large, à nos antipodes une masse d'eau tout aussi pesante ne manquera pas d'y faire un contre-poids. Si sous les tropiques nous avons un riche pays couvert d'hommes et d'animaux, sous

la même latitude l'Amérique sera baignée d'une mer remplie de poissons. Tandis que les forêts d'arbres chargés des plus grands fruits, les générations des plus énormes quadrupèdes, les nations les plus nombreuses, les éléphants et les hommes pèsent sur la terre, et semblent en absorber toute la fécondité dans l'enceinte de la zone torride, aux deux poles nagent les baleines avec les innombrables colonies de morues et de harengs, avec les nuages d'insectes, avec les peuplades infinies et prodigieuses de la mer, comme pour soutenir l'axe de la terre, et l'empêcher de s'incliner ou pencher d'aucun côté, si toutefois et les baleines, et les éléphants, et les hommes étaient de quelque poids sur un globe où tous les êtres vivans ne sont qu'une modification passagère du limon qui le compose. En un mot, l'Océan roule sur ce globe pour le façonner au gré des lois générales de la gravité. Tantôt il couvre et tantôt il découvre un hémisphère, un pôle, une zone : mais en général il paraît affecter le cercle de l'équateur, d'autant plus que le froid des poles s'oppose en quelque sorte à la fluidité qui fait son essence et lui donne son activité. C'est entre les tropiques surtout que la mer s'étend et s'agite, qu'elle éprouve le plus de vicissitudes, soit dans ses mouvemens périodiques et réguliers, soit dans ces espèces de convulsions que les vents de tempête y excitent par intervalles. L'attraction du soleil et les fermentations que cause la ténuité de sa chaleur dans la

zone torride doivent influencer prodigieusement sur l'Océan. Le mouvement de la lune ajoute une nouvelle force à cette influence ; et la mer, pour obéir à cette double impulsion, doit, ce semble, précipiter ses eaux vers l'équateur. Il n'y a que l'aplatissement du globe vers les poles qui donne une raison suffisante de cette grande étendue d'eaux qui nous a dérobé jusqu'à présent les terres australes. La mer ne peut guère sortir de l'enceinte des tropiques, si les zones tempérées et glaciales ne se trouvent pas plus voisines du centre de la terre que la zone torride. C'est donc la mer qui fait l'équilibre de la terre, et qui dispose de l'arrangement de ses matières. Une preuve que les deux bandes symétriques que présentent au premier coup-d'œil les deux continens du globe ne sont pas essentielles à sa conformation, c'est que le nouvel hémisphère a resté beaucoup plus longtemps que l'ancien sous les eaux de la mer. D'ailleurs, s'il y a des ressemblances sensibles entre les deux hémisphères, ils n'ont peut-être pas moins de différences qui détruisent la prétendue harmonie qu'on se flatte d'y remarquer.

Quand, avec la mappemonde sous les yeux, on voit la correspondance locale qui se trouve entre l'isthme de Suez et celui de Panama, entre le cap de Bonne-Espérance et le cap de Horn, entre l'archipel des Indes orientales et celui des Antilles, entre les montagnes du Chili et celles du Monomotapa, on est frappé du balancement qui

règne dans les figures de ce tableau : partout on croit voir des terres opposées à des terres, des eaux qui font équilibre avec des eaux, des îles et des presqu'îles semées ou jetées par les mains de la nature comme des contre-poids ; et toujours la mer, par ses mouvemens et sa pente, entretenant la balance dans une oscillation insensible. Mais, en comparant d'un autre côté la grande étendue de la mer Pacifique, qui sépare les deux Indes, avec le petit espace que l'Océan a pris entre les côtes de Guinée et celle du Brésil ; la forte masse des terres habitées du nord, avec le peu qu'on connaît des terres australes ; la direction des montagnes de la Tartarie et de l'Europe, qui vont de l'est à l'ouest, avec celles des Cordilières, qui se prolongent du nord au sud ; l'esprit s'arrête et voit avec chagrin disparaître le plan d'ordonnance et de symétrie dont il avait embelli son système de la terre. Le contemplateur est encore plus mécontent de ses rêves quand il vient à considérer l'excessive hauteur des montagnes du Pérou. C'est alors qu'il est étonné de voir un continent si élevé et si nouveau, la mer si fort au-dessous de ses sommets, et si récemment descendue des terres que ces fiers boulevards semblaient défendre de ses attaques. Cependant on ne peut nier qu'elle n'ait couvert les deux continents du nouvel hémisphère. L'air et la terre, tout l'atteste.

Les fleuves plus larges et plus longs en Amé-

rique ; des bois immenses au midi ; de grands lacs et de vastes marais au nord ; des neiges presque éternelles entre les tropiques ; peu de ces sables purs qui semblent être le sédiment de la terre épuisée ; point d'hommes entièrement noirs ; des peuples très-blancs sous la ligne ; un air frais et doux par une latitude où l'Afrique est brûlante, inhabitable ; un climat rigoureux et glacé sous le même parallèle que nos climats tempérés ; enfin une différence de dix ou douze degrés de température entre l'ancien et le nouvel hémisphère : ce sont autant d'empreintes d'un monde naissant.

Pourquoi le continent de l'Amérique serait-il à proportion beaucoup plus chaud, beaucoup plus froid que celui de l'Europe, si ce n'était l'humidité que l'Océan y a laissée en le quittant longtemps après que notre continent avait été peuplé ? C'est la mer seule qui a pu empêcher que le Mexique ne fût aussi anciennement habité que l'Asie. Si les eaux qui baignent encore les entrailles du nouvel hémisphère n'en avaient pas inondé la surface, l'homme y aurait de bonne heure coupé les bois, desséché les marais, consolidé un sol pâteux, en le remuant et l'exposant aux rayons du soleil, ouvert une issue aux vents, et donné des digues aux fleuves, le climat y eût déjà changé. Mais un hémisphère en friche et dépeuplé ne peut annoncer qu'un monde récent, lorsque la mer, voisine de ses côtes, serpente encore sourdement dans ses veines. Des soleils moins ardents, des

pluies plus abondantes, des neiges plus profondes, des vapeurs plus épaisses et plus stagnantes y décèlent ou les ruines et le tombeau de la nature, ou le berceau de son enfance.

La différence du climat, provenue du séjour de la mer sur les terres de l'Amérique, ne pouvait qu'influer beaucoup sur les hommes et les animaux. De cette diversité de causes devait naître une prodigieuse diversité d'effets. Aussi voit-on dans l'ancien continent deux tiers plus d'espèces d'animaux que dans le nouveau; des animaux considérablement plus gros, à égalité d'espèces; des monstres plus féroces et plus sanguinaires, à raison d'une plus grande multiplication des hommes? Combien, au contraire, la nature paraît avoir négligé le Nouveau-Monde! Les hommes y sont moins forts, moins courageux; sans barbe et sans poil; dégradés dans tous les signes de la virilité; faiblement doués de ce sentiment vif et puissant, de cet amour délicieux qui est la source de tous les amours, qui est le principe de tous les attachemens, qui est le premier instinct, le premier nœud de la société, sans lequel tous les autres liens factices n'ont point de ressorts ni de durée. Les femmes, plus faibles encore, y sont maltraitées par la nature et par les hommes. Ceux-ci, peu sensibles au bonheur de les aimer, ne voient en elles que les instrumens de tous leurs besoins; ils les consacrent beaucoup moins à leurs plaisirs qu'ils ne les sacrifient à leur paresse. C'est la su-

prême volupté, la souveraine félicité des Américains, que cette indolence dont leurs femmes sont la victime par les travaux continuels dont on les charge. Cependant on peut dire qu'en Amérique comme sur toute la terre, les hommes ont eu l'équité, quand ils ont condamné les femmes au travail, de se réserver les périls à la chasse, à la pêche, comme à la guerre. Mais l'indifférence pour ce sexe, auquel la nature a confié le dépôt de la reproduction, suppose une imperfection dans les organes, une sorte d'enfance dans les peuples de l'Amérique comme dans les individus de notre continent qui n'ont pas atteint l'âge de la puberté. C'est un vice radical dans l'autre hémisphère, dont la nouveauté se décèle par cette sorte d'impuissance.

Si les Américains sont un peuple nouveau, forment-ils une espèce d'hommes originairement différente de celles qui couvrent l'Ancien-Monde? C'est une question qu'on ne doit pas se hâter de décider. L'origine de la population de l'Amérique est hérissée de difficultés inexplicables. Si vous dites que les Norwégiens ont d'abord peuplé le Groenland, et qu'ensuite les Groenlandais ont passé sur les côtes du Labrador, d'autres vous diront qu'il est plus naturel que les Groenlandais soient issus des Eskimaux, auxquels ils ressemblent plus qu'aux Européens. Si vous peuplez la Californie par le Kamtschatka, on demandera quel motif ou quel hasard a conduit les Tartares

au nord-ouest de l'Amérique? Cependant on imagine que c'est par le Groenland ou le Kamtschatka que les habitans de l'ancien hémisphère ont dû passer dans le nouveau, puisque c'est par ces deux contrées que les deux continens sont liés, ou du moins le plus rapprochés. D'ailleurs comment supposer que la zone torride du Nouveau-Monde a été peuplée par une de ses zones glaciales? La population refoule bien du nord au midi; mais elle doit naturellement avoir commencé sous l'équateur, où la vie germe avec la chaleur. Si les peuples de l'Amérique n'ont pu venir de notre continent, et que cependant ils paraissent nouveaux, il faut avoir recours au déluge, qui, dans l'histoire des nations, est la source et la solution de toutes les difficultés.

On supposera que, la mer s'étant débordée sur l'autre hémisphère, ses anciens habitans se seront réfugiés sur les Apalaches et les Andes, montagnes beaucoup plus élevées que notre mont Ararath. Mais comment auront-ils vécu sur ces sommets de neige environnés d'eaux? Comment des hommes qui avaient respiré sous un ciel pur et délicieux auront-ils pu survivre à la disette, à l'inclémence d'un air vicié, à tous les fléaux qui sont la suite inséparable d'un déluge? Comment l'espèce se sera-t-elle conservée et multipliée dans ces jours de calamité suivis de siècles de langueur? Malgré tous ces obstacles, convenons que l'Amérique s'est repeuplée des déplorables restes

de sa dévastation. Tout retrace une maladie dont la race humaine se ressent encore. La ruine de ce monde est encore empreinte sur le front de ses habitans. C'est une espèce d'hommes dégradée et dégénérée dans sa constitution physique, dans sa taille, dans son genre de vie, dans son esprit peu avancé pour tous les arts de la civilisation. Un air plus humide, une terre plus marécageuse, devaient infecter jusqu'à la racine tous les germes, soit de la substance, soit de la multiplication des hommes. Il a fallu des siècles pour que la population pût renaître et se refaire de ses pertes; et plus de siècles encore pour que la terre, desséchée et praticable, ouvrit son sein à la fondation des édifices, à la culture des champs. L'air devait se purifier avant que le ciel s'épurât, et le ciel redevenir serein avant que la terre fût habitable. L'imperfection de la nature en Amérique ne prouve donc pas la nouveauté de cet hémisphère, mais sa renaissance. Il a dû sans doute être peuplé dans le même temps que l'ancien; mais il a pu être submergé plus tard. Les grands ossemens fossiles qu'on déterre dans l'Amérique annoncent qu'elle a possédé autrefois des éléphants, des rhinocéros, et d'autres énormes quadrupèdes dont l'espèce a disparu de cette région. Les mines d'or et d'argent qui s'y découvrent presque à fleur de terre attestent une révolution du globe très-ancienne, mais postérieure à celles qui ont bouleversé notre hémisphère.

Quand même le Nouveau-Monde, on ne sait par quelle voie, aurait été repeuplé de nos hordes errantes, cette époque serait encore d'une date si reculée, qu'elle laisserait aux habitans de l'Amérique une très-grande antiquité. Ce ne serait plus trois ou quatre siècles qu'il suffirait de donner à la fondation des empires du Mexique et du Pérou, puisqu'en ne trouvant dans ces pays aucun procédé de nos arts, aucune trace des opinions et des usages répandus sur le reste du globe, on y a pourtant vu une police et une société, des inventions et des pratiques qui, sans montrer aucune trace des temps antérieurs à un déluge, supposaient une assez longue suite de siècles postérieurs à cette catastrophe. Car, quoiqu'au Mexique comme en Égypte, l'enceinte d'un pays environné d'eaux, de montagnes ou d'obstacles insurmontables à franchir, ait dû forcer les hommes qui s'y trouvaient enfermés à se policer et à s'unir, après s'être d'abord déchirés et divisés par une guerre sanglante et continuelle, cependant on ne pouvait inventer et cimenter qu'à la longue un culte et une législation qu'il était impossible d'avoir empruntés, soit des temps, soit des pays éloignés. L'art seul de la parole et celui de l'écriture, même hiéroglyphique, demandent plus de siècles pour former une nation isolée qui doit avoir créé ces deux arts qu'il ne faut de jours à un enfant pour se perfectionner dans l'un et dans l'autre. Des siècles ne sont pas autant à l'espèce que des an-

nées à l'individu. L'une doit occuper un assez vaste champ dans la durée et dans l'espace; l'autre n'a que des momens et des points à remplir, ou plutôt à parcourir. La ressemblance et l'uniformité qui règnent dans les traits et les mœurs des nations de l'Amérique prouvent bien qu'elles sont moins anciennes que celles de notre continent, si différentes entre elles; mais semblent confirmer en même temps qu'elles ne sont pas sorties d'un hémisphère étranger, avec lequel elles n'ont aucun rapport qui décèle une descendance marquée.

Quoi qu'il en soit et de leur origine et de leur ancienneté très incertaines, un objet de curiosité plus intéressant peut-être est de savoir ou d'examiner si ces nations, encore à demi-sauvages, sont plus ou moins heureuses que nos peuples civilisés; si la condition de l'homme brut, abandonné au pur instinct animal, dont une journée employée à chasser, se nourrir, produire son semblable et se reposer, devient le modèle de toutes ses journées, est meilleure ou pire que celle de cet être merveilleux qui trie le duvet pour se coucher, file le cocon du ver à soie pour se vêtir, a changé la caverne, sa première demeure, en un palais, a su varier ses commodités et ses besoins de mille manières différentes.

C'est dans la nature de l'homme qu'il faut chercher ses moyens de bonheur. Que lui faut-il pour être aussi heureux qu'il peut l'être? La subsistance pour le présent, et, s'il pense à l'avenir, l'espoir

iv.
Comparaison
des peuples
policés et des
peuples sau-
vages.